



Maria Chapdelaine en son temps

Armand Yon, D. PH., L. ÈS L.

Number 36, 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1025287ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1025287ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions du Bien Public

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Yon, A. (1971). Maria Chapdelaine en son temps. *Les Cahiers des dix*, (36), 193–210. <https://doi.org/10.7202/1025287ar>

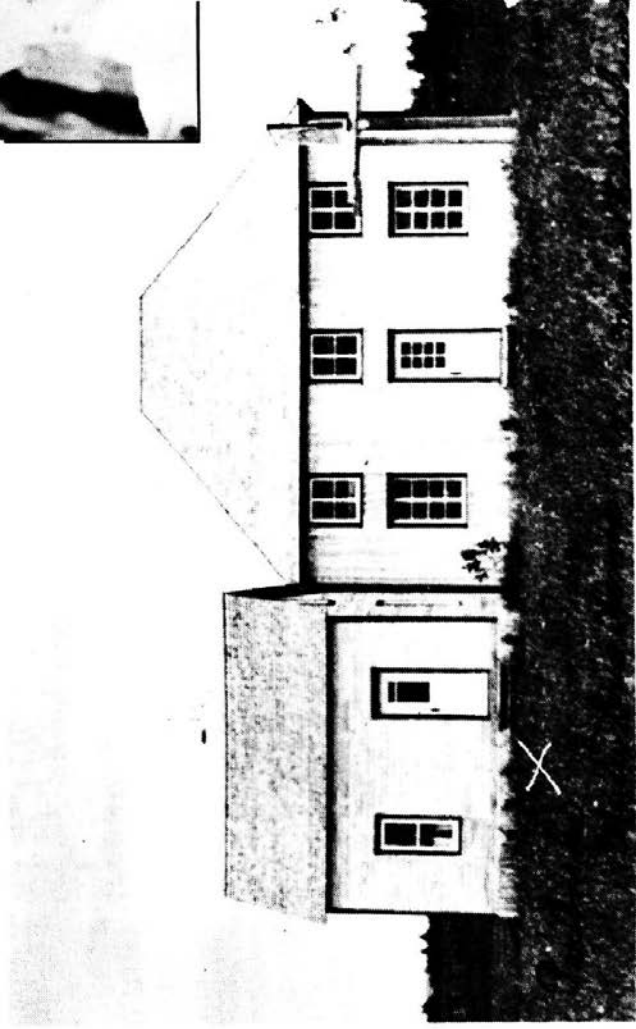
Paris , 5 avril

Monsieur et cher abbé , J'ai en effet dit que le Maria Châpedelaine ne me paraissait pas une véritable grande oeuvre et que son succès avait été du a des raisons autres que littéraires , mais je vous prie de ne pas me citer (donot quote me , comme disent les Américains) , car ces jugements littéraires sont hors de ma compétence habituelle .

Bien cordialement a vous

André Siegfried

1. Billet d'André Siegfried à l'auteur : 5 avril [1950].



2. A Pérignonka, chez les Bédard : c'est dans la plus petite des deux maisons que vécut Louis Hémon (la plus grande ne fut construite qu'après sa mort).

3. Louis Hémon tel que le voyait chaque jour, à Londres, Jacques de Marsillac (cf. p. 197) Avec l'aimable autorisation des Presses de l'Université de Montréal.

Maria Chapdelaine en son temps

Par ARMAND YON, D. PH., L. ÈS L.

Discussion amicale sur un point de littérature

L'auteur de cet article a devant lui, en ce moment, quelques lignes dactylographiées un peu à la diable mais signées d'un nom demeuré illustre : celui d'*André Siegfried*.

C'était en avril 1950. Une semaine auparavant, nous avions discuté chez lui, rue de Courcy, du mérite de diverses opinions émises par des Français sur le Canada. Je tenais surtout à ne pas publier, sans le lui avoir soumis, le chapitre que je préparais sur ses trois études *canadiennes*, si bien documentées.

En passant, il avait été question de Louis Hémon, dont je devais utiliser les témoignages contenus dans son *Journal* et dans les quelques lettres alors connues de lui. Et nous avons naturellement fait allusion au succès persistant de *Maria Chapdelaine*. Tout en se défendant de posséder une vraie compétence en matière littéraire, le distingué professeur affirmait qu'à son avis la réussite de ce roman était bien plus imputable aux circonstances de sa publication qu'à la valeur propre de l'oeuvre.

Oui, il fallait convenir que le lancement par Bernard Grasset, en 1921, avait été exceptionnel, et que le livre paraissait à point nommé, puisque nos soldats canadiens venaient de combattre côte à côte avec leurs cousins de France. Cependant, j'osais soutenir que la valeur intrinsèque de ce roman en faisait au moins l'égal de nombreux ouvrages jugés dignes du Goncourt ou des plus hautes récompenses de l'Académie française.

Or, le 5 avril, comme pris de quelque scrupule, André Siegfried m'écrivait sur un billet qu'il me fit porter : « J'ai en effet dit que le *Maria Chapdelaine* ne me paraissait pas une véritable grande oeuvre, et que son succès avait été dû à des raisons autres que littéraires, mais je vous prie de ne pas me citer : *do not quote me*, comme disent les Américains, car ces jugements littéraires sont hors de ma compétence habituelle ».

Plus de vingt ans ont passé depuis cet entretien amical, et je ne crois pas trahir un secret d'état en rapportant l'opinion d'un sociologue sur une oeuvre purement littéraire dont le succès ne s'est pas démenti.

Au surplus, ne serait-il pas intéressant, en cette année 1971 qui marque le cinquantenaire de cette réussite¹, de reprendre la question et d'examiner si, avec le recul du temps, le livre de Hémon allait connaître le sort définitif des oeuvres qui ne meurent pas.

Maria Chapdelaine de A à Z (1951)

Si, en 1950, la personnalité de l'auteur demeurait encore assez vague, on avait à peu près tout dit de son fameux roman. Le tome VIII de la *Bibliographie* de Talvart et Place avait paru en 1948², consacrant six pages aux diverses éditions des oeuvres de Louis Hémon et aux nombreuses critiques qu'elles avaient suscitées.

Parmi ces abondants travaux, on relevait des études importantes, comme celle du Français Louis Dalbis, dans son *Bouclier canadien français*³, au titre plutôt ambigu. Dès 1936, un Canadien de langue anglaise, Allan McAndrew, publiait à Paris la thèse de lettres qu'il venait de soutenir en Sorbonne : *Louis Hémon : sa vie et son oeuvre*⁴.

1. On sait que le manuscrit, rédigé de 1912 à 1913 dans la région même du lac Saint-Jean, fut envoyé au journal parisien *Le Temps*, qui le publia en feuilleton du mardi 27 janvier au jeudi 19 février 1914. En 1916, Louigny de Montigny réunit ces feuilletons en une édition canadienne à petit tirage; mais c'est seulement après 1921 que, « lancé » par Grasset, *Maria Chapdelaine* connut un succès prodigieux.

2. H. Talvart & J. Place, *Bibliographie des Auteurs modernes de langue française*. . . Paris, t. VIII : 121-127.

3. L.-J. Dalbis, *Le Bouclier canadien-français*, Montréal, Déom, 1925.

4. Allan McAndrew, *Louis Hémon : sa vie et son oeuvre*, Paris, Jouve, 1936, in-4, 256 pp.

Au Canada, Louvigny de Montigny, qui avait, dès 1916, marqué son admiration pour ce roman régionaliste, en faisait l'objet de sa thèse à l'Université de Montréal⁵. Un journaliste canadien natif de cette région du lac Saint-Jean que Hémon avait si bien su évoquer, Damase Potvin, avait auparavant publié dans *Le Terroir* le résultat de quelques interviews auprès des gens de Péribonka. Il les réunit plus tard en un volume intitulé *Le Roman d'un roman*⁶.

Entre-temps, diverses manifestations, en France comme au Canada, avaient entretenu le souvenir du sympathique écrivain. Les plus émouvantes de ces commémorations furent sans doute celles qui marquèrent, en 1938, le séjour au Canada des demoiselles Marie et Lydia Louis-Hémon, soeur et fille du romancier.

La mort de Hémon remontait au 8 juillet 1913, et, en cette année 1938, on en célébrait le vingt-cinquième anniversaire... « A la suggestion de M l'abbé Roméo Gascon, curé de Chapleau, le Canadien Pacifique et la Société des Amis de *Maria Chapdelaine* firent ériger un monument près de la gare de Chapleau, pour rappeler aux voyageurs que les restes de l'auteur de *Maria Chapdelaine* reposent dans le cimetière voisin... Au cimetière même, Mlle Marie Hémon (...) mêla un peu de terre de Bretagne, pays natal du romancier, à la terre canadienne »⁷.

C'est en 1951 que devait paraître enfin, sur le sens et la valeur du roman de Louis Hémon, une étude très fouillée, véritable *somme* de tout ce qui avait été dit et écrit jusque-là sur le sujet. Car, en dépit de son titre restreint : *Le Canada de Louis Hémon et sa destinée littéraire*, la thèse de Mlle Audrey D. Freeman ouvre au lecteur de bien plus vastes horizons. Ancienne élève et M. A. de l'université Queen's de Kingston, Ontario, Mlle Freeman avait le singulier avantage de se retirer dans la famille du romancier, où j'eus le plaisir de la rencontrer. Elle ne pouvait être mieux placée pour

5. Louvigny de Montigny, *La Revanche de Maria Chapdelaine*, Montréal, éd. de l'A.C.F., 1937, in-12, 214 pp. C'est un long dithyrambe en faveur du roman. Les moindres réserves de la critique y sont littéralement pulvérisées !

6. Damase Potvin. *Le Roman d'un roman*, Ed. du Quartier Latin, Québec, s.d. [1950], in-12, 192 pp.

7. Alfred Ayotte, excellent article, accompagné d'illustrations, paru dans *La Presse* du 6 juillet 1963 (pour le cinquantenaire).

obtenir des renseignements de première main, tout en fréquentant les dépôts parisiens de livres et d'archives.

Malheureusement, son travail semble à peu près ignoré au Canada. C'est après de multiples recherches que nous avons pu en découvrir un exemplaire, obtenu probablement d'un microfilm venu de Paris⁸. Cette thèse n'a pas été imprimée, mais simplement reproduite au duplicateur. Elle comporte 394 feuillets in-quarto bien remplis⁹.

Nous venons de dire que cette étude embrasse tout ce qui concerne *Maria Chapdelaine* et son auteur. Mlle Freeman brosse d'abord un bon portrait physique et psychologique de Hémon, autant qu'on pouvait le connaître en 1951, avant la publication de ses dernières lettres. Sans omettre pour autant la valeur réelle de l'oeuvre, elle expose et discute dans ses détails la genèse du roman, son lancement, les critiques qu'il suscite au Canada comme en France et les raisons qui ont pu justifier son succès sans précédent.

C'est, bien entendu, ce dernier point qui nous intéresse particulièrement, et nous essaierons de répondre à cette question bien précise : comment expliquer le succès de *Maria Chapdelaine* ?

Un auteur réservé, hermétique

A première vue, il peut sembler qu'on ait tout dit de Louis Hémon, puisque l'on sait même que c'est la locomotive no 1226 du Pacifique Canadien qui le frappa, à sept heures vingt du soir, le 8 juillet 1913, à Chapleau.

Et pourtant, l'auteur de *Maria Chapdelaine* demeure encore « énigmatique »¹⁰, et le restera sans doute dans une certaine mesure.

C'est que, de son vivant, il paraît s'être appliqué lui-même à ne rien laisser percer de ses opinions et de ses sentiments les plus

8. Ce texte, propriété de l'Université de Montréal, nous a été aimablement communiqué par Mlle Nicole Deschamps, professeur à cette université.

9. Chaque chapitre est précédé d'un argument, mais on regrette l'absence d'un Index final qui eût facilité les recherches.

10. Le qualificatif est de Mlle Deschamps dans son recueil des *Lettres* de Louis Hémon.

intimes et que, depuis sa mort, on n'a pu glaner que des bribes de renseignements sur sa vraie personnalité. Chacun sait qu'après ses études en France, il partit tôt pour l'Angleterre. A Londres, il rencontre souvent Jacques de Marsillac, journaliste français; mais, ce dernier, interviewé plus tard, ne saura guère tracer qu'un portrait physique du romancier : « toujours vêtu du même complet café au lait, coiffé du même feutre fendu marron, (...) teint clair, yeux bleus, cheveux blonds comme l'était sa petite moustache qui cachait des dents un peu jaunies par le tabac, il avait dans sa minceur musclée et sa démarche souple, une allure de lévrier »¹¹.

On le savait sportif. Il avait grandi à une époque où les ouvrages de Pierre de Coubertin et d'Edmond Demolins éveillaient le goût des exercices physiques chez les Français. Habile nageur, cycliste expérimenté, mais aussi marcheur infatigable, il pratiquait ce sport tout simple pour lequel les Français ont inventé un mot... anglais bien étonnant : le *footing* ! Il devait, d'ailleurs, au cours de sa vie, publier de nombreux articles dans des revues telles que *Le Vélo* et *L'Auto*.

Aussi bien Hémon n'est-il pas l'homme d'un seul livre. Plusieurs de ses romans posthumes témoignent également de sa connaissance de la vie sportive; mais, ne l'oublions pas, il est aussi l'auteur de *Monsieur Ripois et la Némésis*, qui ne fut édité qu'en 1926¹².

Cette oeuvre est en quelque sorte aux antipodes de *Maria Chapdelaine*. On a pu dire que c'était un livre d'« anticipation », car il reflète déjà l'esprit qui prévaut chez beaucoup de nos romanciers contemporains : exposition vigoureuse — parfois violente — de l'inégalité des conditions sociales actuelles, envisagée comme une injustice criante.

De ses lectures et de celles surtout qui auraient pu influencer sa manière d'écrire, on ignore à peu près tout. Adolescent, nous dit-on, il avait un culte pour Victor Hugo, ce qui était tout naturel. Quelques mois avant sa mort, il se fit envoyer de France

11. Passage cité par Mlle Freeman.

12. On assure que la famille hésita longtemps à livrer le manuscrit aux éditeurs, de peur d'indisposer les admirateurs de *Maria Chapdelaine* !

Les Filles de la Pluie, roman d'André Savignon qui venait d'obtenir le prix Goncourt de 1912. Il reçut le livre avec beaucoup de retard. Eut-il même le temps de le lire ?

C'est habituellement dans la correspondance d'un auteur qu'on découvre les meilleurs indices de son caractère. Or, les lettres que nous possédons de celui-ci sont peu abondantes et encore moins révélatrices. Parfois, en timide qui se défoule, il usera de badinage, se laissera aller à des plaisanteries, même assez grosses : par exemple, lorsque, se réjouissant de la simplicité des moeurs chez les Canadiens, il ajoutera que, si l'on voit quelque chose « dans le fond de sa tasse, on le vide poliment par-dessus son épaule; et, quant aux mouches dans la soupe, il n'y a que les gens des villes, maniaques, un peu poseurs, qui les ôtent »¹³.

On était assez mal renseigné sur ses sentiments religieux. Il appartenait à une famille où les hommes, quoique catholiques, ne pratiquaient pas; mais sa mère restait fidèle à ses devoirs de religion. Personnellement, Louis ne semblait guère fervent, puisqu'il pourra écrire de Londres à sa mère (le 29 décembre 1904) : « Mon *Christmas* a été calme au-delà de toute expression; je me suis couché à 11 heures, après avoir célébré l'occasion en fumant un cigare de six sous »¹⁴.

Pour être fixé sur ce point, il faudra attendre qu'après sa mort, et dès le premier succès du roman, des Canadiens fassent le pèlerinage de Péribonka et aillent interroger les « personnages » du roman. C'est ce qu'eurent l'heureuse idée de faire, en

13. Lettre à sa soeur, du 5 sept. 1912 (Ed. Deschamps : 181) Quand les premiers textes furent livrés à la publicité, peu après la mort de Hémon, tous les passages « défavorables » furent omis, y compris l'histoire des mouches !

14. Ed. Deschamps: 80. Certains pensent qu'il existerait d'autres lettres de Hémon. Ce n'est pas impossible, mais, étant donné le caractère du romancier, il est peu probable, si on en découvre, qu'elles nous éclairent davantage sur une personnalité aussi résolument secrète. D'autre part, la Société historique du Saguenay détiendrait-elle des détails inédits sur le séjour de Hémon dans la région ? C'est ce que nous fit croire, il y a deux ans, une indiscretion commise par le reporter d'un hebdomadaire de Montréal. Informations prises auprès de Mgr Victor Tremblay, président de la Société, celui-ci nous répondit : « Mon projet [est] de publier, avec le temps, un ouvrage qui apportera l'exactitude sur les actes de Louis Hémon, mais sans engagement ni prévision de temps ». . . (Lettre du 21 avril 1971).

1918, M. et Mme Léon Mercier-Gouin, alors que les souvenirs des habitants gardaient encore toute leur fraîcheur. Et la mère Bédard d'avouer que, si leur « engagé » se montrait respectueux des choses de la religion, s'inclinait à table pour le bénédicité et les accompagnait volontiers à la messe paroissiale, elle n'avait pas réussi à l'envoyer à confesse pour la fête de la bonne sainte Anne¹⁵ !

Encore le texte des lettres de Hémon ne fut-il livré au public que peu à peu, prudemment expurgé et comme distillé au compte-gouttes ! Heureusement, depuis trois ans, nous possédons l'ensemble de cette correspondance, grâce à Mlle Nicole Deschamps, professeur à l'Université de Montréal, qui nous en a donné en 1968 une précieuse édition critique¹⁶.

La plupart furent adressées par Hémon à sa famille, d'abord de l'Angleterre, où il vécut de 1899 à 1911, puis du Canada, lorsqu'il y séjourna à partir d'octobre 1911. Ses plus anciennes lettres sont d'une banalité déconcertante et pourraient être celles de tout jeune pensionnaire sollicitant chaque fois de ses parents — de sa mère surtout — quelques subsides. Celles, par contre, que le romancier écrivit du Québec contiennent des impressions vives et des jugements équitables sur les gens et les choses du pays : on sent que Hémon a vraiment aimé le Canada français !

Seule, l'avant-dernière de ces lettres — datée du 19 mai 1913 — marque un moment de crise et nous décèle un caractère ferme et farouchement jaloux de son indépendance. Elle est une cinglante riposte à son père, qui, ayant ouvert et lu une lettre adressée d'Angleterre à Louis, avait ainsi appris que son fils laissait à Londres une ancienne amie, avec leur petite fille¹⁷.

15. Les souvenirs recueillis par M. et Mme Mercier-Gouin ont paru dans *Le Petit Canadien* d'oct. 1918, sous le titre de : *Une veillée à Péribonca-sur-Péribonca...* Par la suite on tenta d'autres interviews, celles, par exemple, de Marie LeFranc (1929 et 1931), de M. Constantin-Weyer (1931), mais déjà les souvenirs des habitants commençaient à s'estomper.

16. Nicole Deschamps, *Louis Hémon, lettres à sa famille*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1968.

17. *Lettres*, éd. Deschamps : 197 s.

Mais, naturellement, le public de 1921 ignorait ces détails, et, pour lui, l'auteur de *Maria Chapdelaine* était non seulement ce romancier mal connu et mystérieux mais un auteur à succès qui avait péri tragiquement à trente-trois ans, sans connaître la réussite de son livre.

Du point de vue sentimental, c'était là un facteur capable de piquer la curiosité du lecteur et de favoriser la diffusion de l'ouvrage. . . N'est-ce pas André Billy qui écrivait en 1938 : « Pour la gloire et l'immortalité, rien ne vaut une mort sanglante et prématurée »¹⁸ ?

Une oeuvre saine

C'est presque en même temps que *Maria Chapdelaine* — exactement en 1923 — que devait paraître *La Garçonne*, ce roman qu'on jugea obscène et scandaleux, et qui valut à Victor Margueritte d'être radié des cadres de la Légion d'honneur et de perdre son fauteuil d'académicien.

Par ailleurs, la guerre qui venait de finir avait suscité des oeuvres très réalistes, pour le moins tragiques, dont certaines franchement brutales, comme les livres de Louis Dumur et *Le Feu* d'Henri Barbusse.

Abreuvé de pessimisme, le public devait réclamer une littérature plus saine, plus reposante. Sans approuver, bien sûr, les excès de zèle du fougueux abbé Bethléem, on pouvait attendre des jeunes auteurs qu'ils s'inspirent de sujets moins attristants. Le roman de Louis Hémon répondait bien à ce besoin du lecteur d'après-guerre : c'était une idylle simple, agreste, qui se déroulait dans un cadre peu connu mais sympathique au peuple français.

Et puis, en écartant ce qu'ont de niais ces expressions consacrées, on pouvait dire de *Maria Chapdelaine* que c'était un livre « à mettre entre toutes les mains » et dont les mères « permet-

18. *Le Figaro*, 9 juillet 1938 (cité par Mlle Freeman). Il est constant que les oeuvres — même médiocres — d'écrivains morts aux deux dernières guerres furent recherchées et lues avec piété. En passant, on se rappellera le succès posthume du *Journal de Marie Bashkirtseff* (1859-1884) et, plus récemment, la vogue que connut *Le Diable au corps* de Raymond Radiguet, mort à vingt ans (1923).

traient volontiers la lecture à leurs filles » ! Ce qui vaudra à ce roman d'être non seulement loué à l'envi par la « bonne presse » catholique, mais de rencontrer également la faveur des milieux officiels de l'enseignement : le père de l'auteur n'avait-il pas été inspecteur général d'académie ? Aussi le roman fut-il abondamment distribué comme livre de prix dans les collèges et lycées français.

On a qualifié de folles ces années qui suivirent l'armistice de 1918 : elles ne le furent pas pour tout le monde. En effet, on observe alors chez les Français un regain de patriotisme et de confiance en l'avenir, de même qu'un intérêt croissant pour leur Empire colonial : ainsi les jeunes gens s'agrègent par milliers à une certaine Ligue maritime et coloniale, et cette vogue connaîtra son apogée en 1931, lors de la remarquable Exposition coloniale de Paris.

Enfin, pour expliquer le succès du roman de Hémon, on a invoqué, non sans raison, le goût constant du lecteur français pour l'exotisme : le peuple qui manifesta si longtemps une vraie prédilection pour *Paul et Virginie* ne pouvait que s'enthousiasmer pour ce « récit du Canada français », qui lui valait une évasion momentanée dans son ancienne colonie. Le phénomène, d'ailleurs, allait se renouveler un peu plus tard, quand parurent en français les *Whiteoaks de Jalna*, ce roman-fleuve de la Canadienne anglaise Mazo de la Roche.

Un roman bien lancé

Un journaliste de l'époque aurait, dit-on, qualifié de « sensationnel » le lancement de *Maria Chapdelaine* par l'éditeur Bernard Grasset.

Au vrai, le terme n'est pas tellement excessif. Grasset, qui avait finalement laissé échapper l'oeuvre maîtresse de Proust, comptait bien, cette fois, n'être pas en reste.¹⁹ Il fut d'ailleurs admirablement secondé par Daniel Halévy, qui préparait et an-

19. La famille avait d'abord confié le manuscrit à l'éditeur Payot. Grasset le lui racheta pour la bagatelle de 2000 francs !

nonçait depuis plusieurs mois sa nouvelle collection des *Cahiers verts* : *Marie Chapdelaine* en serait le numéro un.

C'est en avril 1921 que parut ce premier *Cahier*, qui devait révéler au monde lettré de France et au public en général une oeuvre qu'on regarderait un jour comme « la plus représentative de la littérature canadienne »²⁰.

Rien ne fut négligé pour assurer la diffusion de l'ouvrage. Non seulement on lança aux quatre vents des milliers de prospectus annonçant la parution, mais le service de presse fut étendu à toutes personnes susceptibles de recommander le roman : journalistes, professeurs, académiciens, curés de campagne, directeurs de patronages. . . Certains journaux l'offrirent comme prime à leurs lecteurs.

Cette propagande effrénée n'alla pas sans susciter de vives critiques chez les gens de lettres, qui voyaient un livre assimilé par ses éditeurs à des produits commerciaux tels que le savon Cadum ou le vin Dubonnet. En pareil cas, certains, ignorant les techniques modernes de la publicité, purent penser que Grasset voulait « faire » l'article, mais le sagace éditeur savait ce que valait le livre de Hémon : une fois connu, il serait aimé, et ses admirateurs ne chercheraient qu'à le répandre autour d'eux.

Des traductions ne tardèrent pas à paraître, dans toutes les langues connues et même en braille, à l'usage des lecteurs aveugles !

Il est presque surprenant que les deux films qu'on a voulu tirer du roman n'aient pas suffi à le déconsidérer ! La première adaptation, due à Julien Duvivier, remonte à 1934. En 1950, le protestant Marc Allégret, parent et ami très cher d'André Gide, ne sut pas mieux recréer l'atmosphère intime qui fait surtout le charme de *Maria Chapdelaine*.

On prétendit y suppléer en s'attardant à broser une toile de fond, qu'on croyait pittoresque et bien « couleur locale », grâce à la forêt, aux rapides, aux traîneaux en hiver et aux canots d'é-

20. Laffont-Bomplani, *Dictionnaire des Oeuvres*, III : 334.

corcé en été, mais l'âme même de l'oeuvre fut en quelques sorte noyée dans les flots de la Péribonka. . . « On ne voit pas les coeurs », affirme un vieux dicton ; or, le cinquième art, voué d'abord à l'action, ne saurait rendre leurs secrets battements.

Les éditions du livre allaient se multiplier jusqu'à nos jours. Ces prétendues *éditions*, il est vrai, n'étaient le plus souvent que des réimpressions et différaient uniquement par la qualité du papier, la présence ou l'absence de préface ou d'illustrations. On ne saurait les compter, depuis celle de la populaire collection Nelson jusqu'à la somptueuse édition Mornay, enrichie des images de Clarence Gagnon.

A la suite de leur bibliographie de l'oeuvre de Louis Hémon, Talvart et Place mentionnent dans une note que, dès février 1925, la maison Bernard Grasset publiait « la 867e édition de *Maria Chapdelaine* »²¹. Le tirage de ces diverses éditions devait varier, de sorte qu'il n'est pas possible de dire, même approximativement, combien d'exemplaires de ce roman célèbre furent mis en circulation. N'oublions pas qu'il y eut aussi des éditions chez Fayard, chez Tallandier, et, comme de coutume, chez quelques « pirates » de la librairie.

Dès 1937, Louvigny de Montigny affirmait avoir eu entre les mains un volume du « 1043e mille » de l'édition Grasset — et il y a trente-quatre ans de cela !

Ainsi, comme le proclamait ce dernier critique, le roman de Hémon connut un des plus grands succès de librairie du siècle, et sa diffusion fut quelque chose de « formidable » pour ce petit livre d'abord obscur, ignoré, et c'est là justement ce qui, aux yeux du même Louvigny de Montigny, constitue l'éclatante « revanche » de *Maria Chapdelaine* !

21. *Bibliographie*. . . ,123.

Un livre d'actualité

On conviendra que le récit expertement lancé par Grasset ne pouvait paraître à moment plus opportun. Cette guerre meurtrière, dont on n'avait pas fini de panser les blessures, avait permis aux deux nations des échanges inattendus : des milliers de Canadiens étaient allés combattre avec les *poilus* sur la terre de France, où la population émue les avait accueillis et fêtés comme des frères.

Sans la guerre, évidemment, jamais ces gens de chez nous n'eussent pu envisager un séjour aux « vieux pays ». Parmi les officiers, on comptait des hommes cultivés, mais les simples soldats, à cette époque, sortaient du pur terroir : fils d'agriculteurs ou fils d'ouvriers pour la plupart, avec cette particularité que l'ouvrier canadien est souvent fils ou petit-fils d'« habitant » et sent encore fortement la glèbe.

Et ces rudes gars, trapus et vigoureux, aimant les coudées franches et la langue verte, à qui vont-ils se montrer ? Aux Français qui ont déjà visité leurs pays ? aux littérateurs ? aux académiciens ? aux représentants des corps constitués ? Que non pas ! mais au petit peuple de France : d'abord sur les champs de bataille, puis, par quelque jour de permission, dans les villages de Basse-Normandie ou du Perche d'où émigrèrent jadis leurs ancêtres.

Pendant le conflit, la France officielle avait délégué au Canada des écrivains, des hommes politiques, des militaires, voire des prédicateurs, qui écrivirent de là-bas ou publièrent à leur retour des impressions élogieuses, de sorte que le Canada — et en particulier le Canada français — bénéficiait en France d'une large propagande. Ainsi, dans *La France vue d'Amérique*, l'abbé Thellier de Poncheville écrira : « Ces jeunes régiments, nés voici trente mois à peine, ont déjà leur histoire... Ils se sont battus en Belgique, dans les Flandres, en Artois... La terre qui leur donne maintenant asile n'est pas une terre étrangère. En s'y couchant, les Canadiens français ont retrouvé leur sol natal, celui où se sont

éveillés leurs pères et où leurs fils peuvent s'endormir, comme en un vieux foyer de famille »²².

Il n'est donc pas étonnant que le livre de Hémon ait conquis, en pareilles circonstances, un vaste public, avide de connaître mieux cette terre lointaine où la France, au dire du poète, avait déposé jadis « une semence immortelle ».

Un roman digne d'éloges

On sait que l'un des premiers critiques à louer sans réserve le livre de Hémon fut René Bazin : dès octobre 1921, paraissait dans la *Revue des Deux Mondes* son étude sur *L'Auteur* de Maria Chapdelaine²³.

Nous avons dit ailleurs²⁴ comment Bazin, venu au Canada en 1912 avec la Mission Champlain, avait lui-même projeté d'écrire un roman « canadien », et, à l'occasion d'un séjour dans la somptueuse propriété de madame Forget, à Senneville, avait pris force notes à cet effet. D'après les carnets inédits du romancier²⁵, c'eût été vraisemblablement l'histoire d'un père vivant dans la province de Québec et de ses deux enfants — un fils et une fille — établis dans l'Ouest canadien. Si le livre ne fut jamais fait, c'est que la guerre, survenue deux ans plus tard, orientera l'activité de l'académicien vers des buts exclusivement patriotiques, puis éclatera le succès de *Maria Chapdelaine*, succès auquel il contribuera lui-même pour une large part.

Il est curieux de constater que les deux romanciers, de tempéraments si différents, furent près de se rencontrer sur le sol canadien. En mai 1912, Hémon demeurait rue Saint-Hubert et, dans une lettre du 20 de ce mois, il signalait à sa mère²⁶ la présence à Montréal de la délégation française, ajoutant que René Bazin, entre autres, prolongeait son séjour « pour débiter... des conférences particulièrement ineptes » ! Heureusement pour lui,

22. *La France vue d'Amérique* : 63.

23. RDM, 1er oct. 1921 : 528-554.

24. RHAF, XX, no 1 (juin 1966) : 73 s.

25. Naguère aimablement communiqués par la famille.

26. Ed. Deschamps : 172 s.

le pauvre Bazin était mort depuis longtemps, en 1968, lorsque cette lettre fut livrée au public !

Aussi bien *Maria Chapdelaine* n'est-il pas le premier roman « canadien » écrit par un Français. Plusieurs critiques, à propos du récit de Hémon, ont mentionné *Sur les deux rives*, de Léon de Tinseau²⁷, qui avait visité le Canada une première fois, en 1890, puis de nouveau vers 1907 et qui, — curieuse coïncidence — situe au lac Saint-Jean l'action d'un roman terne et sans relief; mais Tinseau avait eu des prédécesseurs: nous avons nous-même parlé²⁸ de *La Pointe-aux-Rats*, dû à la plume de Georges Forestier, oeuvre âpre, réaliste qui a pour théâtre une région sauvage de l'Ouest canadien. En 1905, la parution de *l'Irréductible force*, roman « à clefs » du Français Georges Lechartier, souleva tout un *tolle* à Montréal, car plusieurs membres de la *high life* avaient cru se reconnaître sous les traits des personnages ! Et, même dans les livres plus récents de Maurice Constantin-Weyer, il faut admettre que l'imagination entre pour une large part.

Mais, sauf peut-être *Un homme se penche sur son passé*, aucun de ces ouvrages n'occupa beaucoup la critique française. Tandis qu'à l'apparition de *Maria Chapdelaine*, cette même critique se déchaîna, en quelque sorte, pour proclamer la supériorité de l'oeuvre.

Notre intention n'est pas d'insister sur ces éloges, qui couvrent des pages et des pages de bibliographie, et comptent à peine quelques rares réserves. Parmi celles-ci, la plus sérieuse nous paraît émaner d'Edmond Jaloux, qui trouve bien artificielle cette intervention des « voix » parlant intérieurement à Maria — surtout cette troisième voix qui s'adresse à elle au nom du pays de Québec²⁹. C'est évidemment un procédé littéraire qu'eût évité un conteur de grande classe — Somerset Maugham, par exemple — mais, pour conserver à son héroïne son caractère simple, un peu rustique, Hémon n'a pas voulu lui attribuer des ré-

27. *Sur les deux rives*, Paris, 1910.

28. Dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*.

29. Edmond Jaloux, *L'Esprit des Livres*, 1re série : 243-251. Jugement cité par de nombreux critiques.

flexions qui eussent pu germer dans l'esprit d'une jeune Canadienne instruite, cultivée : preuve, en passant, qu'il n'avait pas choisi comme modèle et prototype la soeur cadette de Mme Bédard, — Eva Bouchard, qui, elle, avait fait un bon cours d'études chez les Ursulines de Roberval et obtenu son diplôme d'institutrice³⁰.

A quelles oeuvres connues n'a-t-on pas comparé *Maria Chapdelaine* ? à *Colette Baudouche*, à *la Terre qui meurt* (ce qui n'eût pas flatté Hémon !), à *la Petite Fadette*, à *Atala*, voire à *Mireille*, poème... en provençal ! Un rapprochement plus heureux pourrait se faire, croyons-nous, avec *Paul et Virginie*, en tenant compte, bien entendu, des différences d'époque et de « climat », en oubliant surtout cette aura romantique dont Bernardin de Saint-Pierre a paré son idylle. Dans les deux romans, le plan est marqué uniquement par la succession naturelle des saisons, et l'intrigue, si l'on peut dire, se borne à peu de chose : le drame qui se joue est tout intérieur.

Ce qu'il y a de prenant dans le récit de Hémon fera écrire à Bazin : « D'où vient cette émotion qui saisit le lecteur aux premières pages du livre, et l'y attache comme à un être vivant, et demeure dans le souvenir, si bien qu'on ne peut pas entendre le nom de Maria Chapdelaine sans qu'un sourire attendri, une compassion, une admiration profonde, un peu d'amour, en somme, s'éveille en nous ?³¹.

Après un verdict aussi unanimement élogieux de la critique française, Hémon, s'il eût survécu à son triomphe, aurait été assuré du prix Goncourt et de bien d'autres distinctions. Sous la coupole même, en 1921, Frédéric Masson ne se fit pas faute de le déclarer : « Un ouvrage échappe à notre juridiction qui a été le grand succès de l'année, dit-il; l'auteur est mort... Son livre, sur

30. Décédée à Chicoutimi en décembre 1949, âgée de 64 ans. Elle avait établi à Péribonka un petit musée. Là, écrit Allan McAndrew, (p. 84), « elle vend, en outre des oeuvres de Hémon, des cartes postales, les unes la représentant seule, les autres représentant la ferme où Hémon a vécu... Elle signe « Maria Chapdelaine » les cartes postales et les exemplaires du roman qui l'a fait connaître ».

31. RDM, oct. 1921 : 543.

lequel nous eussions volontiers réuni tous les prix Montyon, s'intitule *Maria Chapdelaine*³².

Au Canada, la critique fut plus lente à démarrer. Elle s'avéra d'abord timide, pusillanime, tâtilonne : on avait parfois l'air de chercher la petite bête. C'est qu'on redoutait les jugements de l'étranger : n'allait-on pas généraliser et regarder l'existence austère des Chapdelaine comme le tableau fildèle de la vie chez tous nos cultivateurs canadiens ? L'auteur n'a-t-il pas outré le pessimisme du père Chapdelaine ? et le curé que s'en va consulter Maria est-il bien représentatif du clergé local ? Telles sont les questions, parmi bien d'autres, qu'on prit le temps de se poser.

Heureusement, les « princes » de notre critique vont bientôt entrer en lice : les Camille Roy, les Montpetit, les Louis Dantin n'hésiteront pas à proclamer le livre admirable. Et le moins enthousiaste ne sera pas l'abbé Lionel Groulx, ce nationaliste chevronné, qui fera cet aveu : « M. Hémon nous a révélé les merveilles que nous avons sous les yeux depuis trois siècles sans les voir... C'est à un Parisien que nous devons le plus canadien de tous nos romans »

Est-ce un classique ?

Ainsi donc, favorisé en son temps par un concours d'heureuses circonstances, *Maria Chapdelaine* promettait de faire carrière³³.

Restaient bien encore quelques sceptiques. En 1924, le puriste Henri d'Arles³⁴ s'était permis une imprudente prophétie : « La saine critique, affirmait-il, remettra *Maria Chapdelaine* à sa vraie place, laquelle est la bonne moyenne, et encore... »

32. F. Masson, *Rapport à la Séance publique annuelle de l'Académie française*, 1er déc. 1921. Texte souvent cité.

33. Il semble que *Maria Chapdelaine* compta longtemps des partisans convaincus — voire ses « fanatiques », comme disent les Américains. On nous a raconté — mais nous préférons voir là une bonne blague — que M. Chapdelaine, nommé directeur de la Maison du Québec à Paris, fut abordé un jour par une dame d'âge mûr qui lui demanda à brûle-pourpoint s'il n'était pas apparenté à la « fameuse Maria ». . . Nous croirions plus volontiers la remarque naïve d'un Français de 1915 à qui on venait d'indiquer le collège Bourget, à Rigaud : « Ah ! se serait-il écrié, comme ces Canadiens connaissent bien et vénèrent nos grands auteurs ! »

34. Pseudonyme de l'abbé Henri Beaudé, 1870-1930. L. de Montigny le qualifie d'esthète ! On lira avec intérêt ce que dit des avatars de ce curieux personnage le chanoine Lionel Groulx, dans ses *Mémoires* (II : 65s).

Un demi-siècle a passé depuis la diffusion du livre, et l'on ne voit pas qu'il ait perdu sa « place » ni son caractère de chef-d'oeuvre. On le réimprime périodiquement, il fait partie de diverses collections, il est lu toujours avec un égal intérêt, même par la jeunesse studieuse, enfin on le trouve au programme de maintes universités francophones ou de langues étrangères³⁵, et les lettrés le regardent à juste titre comme un modèle de roman régionaliste.

Aussi peut-on le considérer, en son genre, comme un *classique*. Dans un de ses fameux *Lundis*³⁶, Sainte-Beuve se pose la question : « Qu'est-ce qu'un classique ? » sans peut-être fournir au lecteur une réponse absolument satisfaisante³⁷. Le célèbre critique français, d'ailleurs, entend traiter des auteurs plutôt que des oeuvres qui ont mérité cette consécration.

Car, à côté de l'auteur il y a le *livre* classique, — un ouvrage qui, se distinguant par une facture remarquable³⁸, fait autorité en son genre et vient enrichir l'esprit humain. C'est ainsi que l'Italien Silvio Pellico, sans être personnellement un auteur classique, légua à son pays un livre demeuré, lui, classique : ses *Prisons*.

Chaque pays possède son ou ses classiques. L'Espagne, riche déjà de son *Don Quichotte* national, s'est vue un jour dotée par Lesage d'un nouveau classique espagnol.. écrit en français : *Gil Blas de Santillane*. Le Brésil, lui, est justement fier du roman *O Guarani*, tout imprégné de couleur locale et publié jadis en portugais par José Martiniano de Alencar.

Enfin, il importe de mentionner la Colombie, qui s'enorgueillit d'une charmante idylle agreste, intitulée simplement *Maria*, oeuvre

35. Notamment en Argentine.

36. 21 octobre 1850.

37. Tel était l'avis de Victor Giraud, analyste et commentateur des oeuvres de Sainte-Beuve. Estimant que le critique, en 1850, n'avait pas encore sa maturité et s'avérait trop empreint de romantisme, Giraud reprit dans un article la question de l'auteur classique (RDM, 1er janvier 1931).

38. Il est curieux de constater que le terme *classicus*, chez les anciens, était à peu près l'équivalent de notre expression : « de première classe ».

du poète Jorge Isaacs, laquelle fait depuis 1867 l'admiration de toute l'Amérique latine.

Pour nous du Québec, *Maria Chapdelaine* demeurera un classique, notre classique, legs immortel d'un cousin de France.

Armand Yon
